

James Merrill (1926-1975)

## Perdu en traduction

Pour Richard Howard

traduit de l'anglais par Claire Malroux

Né en 1926, le poète américain James Merrill est mort au mois de février 1995. Auteur de douze recueils, lauréat de nombreux prix, dont le National Book Award avec *Nights and Days* (1966) et le Prix Pulitzer avec *Divine Comedies* (1976), il s'est imposé par l'élégance de son écriture et sa virtuosité, s'appropriant les formes les plus complexes de la prosodie anglo-saxonne (ou en inventant certaines au besoin), pour les transmuier en d'étincelants fragments de vie contemporaine, revécus à travers le prisme de la mémoire. Traducteur de Valéry et de Ponge, James Merrill avouait sa dette envers la littérature française (au premier chef envers Proust) et grecque.

Traduire un poète, lui-même traducteur, évoquant la traduction d'un poète par un autre poète, c'est tenter de reconstruire un puzzle spatio-temporel où la perte, comme le souligne le titre du poème, est inévitable.

*Diese Tage, die leer dir scheinen  
und wertlos für das All,  
haben Wurzeln zwischen den Steinen  
und trinken dort überall.*

Une table de jeu, dans la bibliothèque, est prête  
À recevoir le puzzle qui jamais n'arrive.  
Le jour pénètre ou la lampe verse sa lueur  
Sur l'oasis de feutre vert tendue par l'attente.  
Plaine d'incomplétude, la vie continue,  
Mirage né du lent écoulement des sables du temps  
Ou trouvant son ordre en tombant pêle-mêle :  
Leçon d'allemand, pique-nique, jeu de bascule, promenade  
Avec le colley « à qui il ne manque que la parole » –  
Fruits sûris dans l'herbe du verger derrière nous.  
Un été d'orphelin à passer dans le puzzle,  
Ou ce devrait l'être. Mais le garçon, jour après jour,  
Écrit dans sa Ligne quotidienne : *Pas de puzzle.*

Au moins, il est amoureux. Sa Mademoiselle française,  
Dans la vie réelle veuve depuis Verdun,  
Est forte, laide, cheveux carotte, dévote.  
Elle prie pour lui, ainsi qu'un curé d'Alsace,  
Fait des costumes pour ses marionnettes,

L'aide à rester derrière la scène  
Quand la gardeuse d'ois éclaire à qui il prête sa voix  
Joue Guenièvre aussi bien que Gunmoll Jean,  
Ou alors à l'heure du coucher, pendant qu'il l'étreint,  
Lui raconte ses espoirs français, ses peurs allemandes,  
Ses... mais qu'y a-t-il d'autre à raconter ?  
Ayant connu épreuves et chagrins, Mademoiselle  
Ne sait pas grand chose d'autre. Ses langues. Sa place.  
Le café de midi. Le courrier. La montre qui attend aussi,  
Agrafée sur son cœur, or médiocre, lève ses bras –  
Pas de puzzle ! La brûlante amertume  
Qu'appellent ses douceurs éclate dans sa bouche, traduction :  
« *Patience, chéri. Geduld, mein Schatz.* »  
(Ainsi, comme je lisais Valéry l'autre soir,  
Croyant me rappeler une version par Rilke de « Palme »,  
Ce paradigme ensoleillé par quoi l'arbre  
Capte une exquise source d'autorité,  
Ce moment m'est revenu. *Patience dans l'azur.*  
Geduld im... Himmelblau ? Mademoiselle.)

Comme promis, du ciel ou plutôt d'un magasin  
De location de New York, tombe soudain le puzzle –  
Un puzzle géant, composé d'un millier de pièces sciées main  
À l'odeur de santal. Plusieurs prennent  
Des formes déjà connues – le répertoire de l'artisan  
Étant exquisément limité – grâce à d'autres puzzles :  
Sorcière sur son balai, autruche, sablier,  
Voire (impossible que cela me vienne après coup)  
Une palme naissante, se ramifiant avec innocence.  
On peut mettre celles-là à part, inventer des histoires  
Tandis que Mademoiselle étale les autres côté dessin,  
Aussi excitée elle-même qu'un enfant ; ou les interroger  
Comme dans une foule des visages incohérents,  
Chacune avec son indice vivement coloré  
En vue des preuves que la Loi doit rassembler.  
Autruche bleu-ciel ? In vraisemblable !  
Mauve de la cape de la sorcière que, tranchés, des doigts blancs  
Arrachent ? Retiens-la. L'intrigue s'épaissit  
Lorsque tout à coup deux pièces s'imbriquent.

Mademoiselle fait les bordures – (Pas si vite.  
Crépuscule londonien, décembre de l'an passé.  
Le bavardage tu dans la bibliothèque

Reparaît cet adulte, vêtu de gris.  
Un médium. Tous sauf lui ont vu,  
Panneau repoussé, recoin exploré,  
Un objet à la fois unique et banal  
Exposé, planté dans un coffret de simple  
Métal fin que le sujet à présent considère  
Les yeux clos, disant en substance :  
« Alors que des voix me parviennent vaguement,  
Un hurlement strident de scie les noie,  
Des machines bruyantes – une scierie ?  
Dans la forêt de sapins tout en haut de la colline,  
Des arbres majestueux, crispés de surprise,  
Grincent et craquent en s'écroulant.  
Mais caché ici se trouve un fragment aberrant  
D'une structure seulement complexe en apparence.  
Ce qu'il semble montrer est superficiel  
À côté de ce laminage à long terme  
Du hasard et de l'artisanat, du karma qui en a  
Fait en premier lieu de la matière.  
Contreplaqué, Pièce de puzzle ». Applaudissements  
Que salue l'ouverture de paupières  
Sur l'objet lui-même. Une brusque angoisse –  
Mais reprenons. Tout ceci eut lieu bien plus tard.)

Mademoiselle fait les bordures. Des pièces à côté droit  
S'alignent avec la terre ou le ciel  
Par deux et trois, naïfs tenants de cosmogonies  
Dont les vues s'opposent. Des nomades entre-temps  
Commencent à se grouper en un lieu où le totem  
D'un certain jaune d'œuf intense  
Ou le pelage d'on ne sait quel animal émergeant  
Exhorte le traînard, comme un appel de clairon,  
À constituer une unité plus élaborée.  
À l'heure du souper, deux nuages en bois déchiquetés  
Se sont formés. Dans l'un, un Cheik à barbe  
Et sabre étincelant (il est quasiment achevé)  
S'avance sur une peau de tigre. Une pièce  
S'enclenche, et des crocs nous menacent !  
Dans le second – ils regardent d'un nuage à l'autre  
Avec un sentiment évident quoique indéchiffrable –  
Le plus gros d'une femme à l'œil noir, voilée de mauve,  
Descend de son chameau (qui baraque) avec l'aide  
D'un petit esclave ou page, tournant la tête en arrière,

(Son fils, pense à tort Mademoiselle)  
Dont les pieds manquent. Mais d'heureuses trouvailles  
Dans les derniers instants avant d'aller se coucher  
Arriment les deux groupes aux bords de la scène  
Et, ce faisant, les orientent  
Face à face à travers l'abîme vert.  
Jaunes promesses, ô félicité,  
D'être en temps voulu une somptueuse tente.

*Puzzle commencé* inscrit-je dans la case du jour,  
Puis, tandis qu'elle prend son bain, je lorgne la lettre  
De Mademoiselle au curé : « ... *cette innocente mère,*  
*Ce pauvre enfant, que deviendront-ils ?* »  
Son écriture azurée s'orne de fioritures  
Comme les pièces du puzzle qu'elle s'apprête à décrire.  
(Craintive incuriosité de l'enfance !  
« *Tu as l'accent allemand* », disait Dominique.  
En effet. Mademoiselle n'était française  
Que par son mariage. De mère anglaise, lointaine  
Descendante de Speke, le grand explorateur,  
Et de père prussien. Nul ne le savait. Je l'appris  
Longtemps après par son neveu, interprète  
Aux Nations Unies. Son récit réaliste  
Émut de vieilles cordes. Ma pauvre Mademoiselle,  
Alors que 1939 allait ébranler dans ses assises  
Ce monde où « chacun était l'ennemi, chacun l'ami »,  
Garda jusqu'au bout, signée pourtant dans le sang,  
Sa paix ainsi qu'un secret honteux.)  
« *Schlaf wohl, chéri.* » Son baiser. Son pouce trace  
Une croix sur mon front contre les rêves à venir.

Ce Monde, sable mouvant, ses imprévisibles  
Consolidations et son allègre routine,  
Duquel de ses Potentats manquait-il une suite ?  
Voyez ! elle s'assemble sur le Vert qui rétrécit.

Pâles ou peau de bronze, tout aigrettes et cicatrices,  
Du Vasselage les plus nobles avatars –  
Le porteur de café lui-même en veste de vair  
Est une Altesse basanée, à côté de la nôtre.

Le kif soulageant l'Ennui, et les sirops glacés, la soif,  
Dans des spleens qu'on devine, de vieilles épouses averties du pire

Survivent à ce fantasme viril de la Nouvelle :  
« Inch'Allah, il se fatiguera... » « ... ou tue-la d'abord ! »  
(Guère un sujet décent pour le Home,  
Œuvre de... cher Richard, à *toi* d'éplucher  
Archives et revues savantes pour découvrir son nom –  
Un lion mineur veillant sur Jérôme.)

Cependant, drus comme Thèbes dont, à présent complètes,  
Les portes se referment derrière eux, Hourri et Afreet  
Se disputent le Page. Lui se demande lequel servir,  
Quelles sont ses fonctions, où sont ses pieds,  
Et si nous trouverons, comme certains avant nous,  
Ce fragment de Lointain au profond duquel se cache  
Ton minuscule sommet emmiellé de soleil,  
Éternel Triangle, Grande Pyramide !

Puis il ne reste que le Ciel, cent pièces bleues  
En révolution, sans aucun indice sur le lieu  
Où va s'ouvrir une Niche. Un vrai travail,  
D'assembler les Cieux, mais nous y parvenons.

C'est fini. Ils étaient tout ce temps ici,  
Sous la table, les pieds manquants. C'est fini.  
La queue du chien bat. Mademoiselle dessine  
Des costumes pour un prochain drame de harem  
Ayant pour vedette la gardeuse d'oies. Bientôt hélas  
Le prompt démantèlement. Soulevé par deux coins,  
Le puzzle tient – et ne tient pas.  
Irrésistiblement une populace  
Détachée de ses liens, dégringole.  
Le pouvoir part en morceaux tandis que la sorcière  
Se dégage en souplesse de la robe de la Vertu.  
Le bleu résiste quelque temps, mais s'effrite à son tour.  
La ville est depuis longtemps tombée, et la tente,  
Sauce mousseline marquant la frontière,  
A été emportée. Reste le vert  
Où les adultes se livraient au jeu. Vert crépuscule.  
Premières lucioles. Dernière lueur de l'ouest  
Verte dans les yeux factices de (coïncidence)  
*Notre* tigre miteux bien à l'abri devant l'âtre nu.

Avant qu'on ait remis le puzzle dans sa boîte  
Pour le renvoyer au magasin dans les années soixante,

Quelque chose me dit qu'une pièce réussit  
À rester dans la poche du garçon. Comment je le sais ?  
Je le sais parce qu'à tant de puzzles il a manqué  
Des fragments par la suite – les hautes notes de Maggie Teyte  
Disparues à la fin de la guerre, fin de la mode des colleys,  
Une maison démolie ; et Mademoiselle de son côté  
N'avait-elle pas caché sa triste bribe de vérité ?  
J'ai passé ces derniers jours, qui plus est, à fouiller  
Tout Athènes en quête de cette traduction de « Palme ».  
Ni l'Institut Goethe ni la Bibliothèque Nationale  
Ne semblent pouvoir la dénicher. Impossible pourtant  
Que j'invente. Je l'ai vue. Sais combien,  
De la joie de l'original mûri par le soleil,  
Rilke s'est volontairement abstenu  
(Lui qui aimait les mots français – *verger, mûr, parfumer*)  
Afin d'en rendre le sens sous-jacent.  
Sais déjà dans cette sienne langue  
Quelles Douleurs, quelles monolithiques Vérités  
Assombrissent de strophe en strophe le symétrique  
Dallage creusé de rimes. Sais le plan laissé  
Sublime et désert, où l'ardente Idylle  
Pierre à pierre s'est fanée, refroidie ; les noms cannelés  
Haussés, rendus plus solitaires que la vie  
Par les chapiteaux foliacés aux dernières lueurs.  
L'umlaut, jeune chouette, ouvre un œil et ulule  
Au-dessus de la voyelle ouverte. Et après la pluie  
Une profonde réverbération s'emplit d'étoiles.

Perdue ? enterrée ? Une pièce manquante de plus ?

Mais rien ne se perd. Ou encore : tout est traduction  
Et chaque fragment de nous s'y perd  
(Ou s'y retrouve – j'erre dans les ruines de S  
De temps à autre, surpris de la sérénité)  
Et dans cette perte un arbre modeste,  
Couleur de contexte, que son ange fait bruire  
Imperceptiblement, change le désastre  
En ombre et fibre, en lait et souvenir.